

# Marge(s) et dictature dans *Yo el Supremo* d'Augusto Roa Bastos

**CÉCILE BROCHARD**

*Université de Nantes – L'AMO*

## ABSTRACT

Since dictatorship can be defined as the tension towards a center, it seems to be deeply opposed to the notion of border: the fringe are considered as dangerous elements standing in the way of unity and truth, embodied in the image of the dictator himself. *Yo el Supremo* written by Augusto Roa Bastos is the monologue of a Paraguayan dictator: how could the border appear in the middle of the center? Is there a marginal discourse at the center of the dictatorial text? Far from being the intermediary of only the dictator's voice, the novel contains a multitude of voices, not only in marginal notes which complete and criticize the main discourse, but also at the core of the main discourse itself. If the frontiers between the edge and the center tend to fade, what could possibly be the consequences of this confusion?

273

## RESUMEN

Se puede definir la dictadura como una tensión hacia un centro, en el sentido en que es totalmente contraria a la noción de margen: los que viven al margen de la dictadura están considerados como elementos peligrosos que se oponen a la unidad y a la verdad encarnadas en la imagen del dictador. *Yo el Supremo* de Augusto Roa Bastos es el monólogo de un dictador: ¿Cómo la margen podría aparecer en medio del centro? ¿Existe un discurso marginal en el centro del texto? Lejos de ser el intermediario único de la voz del dictador, la novela contiene una multitud de voces, no solamente en las notas marginales que completan y critican el discurso principal, sino también en medio del mismo discurso principal. Si las fronteras entre la margen y el centro tienden a difuminarse, ¿cuáles pueden ser las consecuencias de esta confusión?

## INTRODUCTION

Parce qu'elle se caractérise par l'existence d'un parti unique et s'incarne dans la personne d'un chef détenteur d'une autorité absolue, la dictature pourrait être définie comme la tension vers un centre. Point de rayonnement idéologique et politique à partir duquel s'organise toute la société, elle centralise le pouvoir et tente

de faire converger vers elle les esprits afin de mieux les contrôler. Ennemie du chaos et de la diversité, la dictature entend garantir l'ordre en imposant l'unité : une seule vérité, une seule parole, une seule pensée régissent la nation. Celle-ci doit donc s'unifier en un corps, dont le cœur – ou le centre – est le dictateur. Ce dernier concentre littéralement les aspirations du régime dictatorial. Les opposants, les réfractaires au régime, autrement dit ceux qui s'éloignent du centre, ne respectent pas les normes du système dictatorial : ils appartiennent à la marge.

*Yo el Supremo* d'Augusto Roa Bastos se présente comme le monologue du dictateur suprême du Paraguay, le docteur Francia. Le roman de Roa Bastos se veut donc le plus proche possible du centre dans la mesure où le lecteur est immergé dans l'esprit du dictateur : celui-ci est le narrateur principal du roman, et sa voix se fait entendre à travers la *Circular Perpetua* mais aussi à travers le *Cuaderno Privado*. Si la première modalité d'écriture est le discours officiel du Suprême à ses fonctionnaires, mélange d'ordres et d'enseignement historique sur le Paraguay, la seconde consiste en notes privées qui sont en quelque sorte un bilan personnel. Entre discours officiels et monologues intérieurs, l'existence de marge(s) semble alors sinon impossible à envisager, du moins éminemment paradoxale. En effet, comment la marge, c'est-à-dire la déviance par rapport au système dictatorial, trouverait-elle à se dire au sein du discours dictatorial ? Si marge(s) il y a, s'agit-il nécessairement d'une parole marginale sur la dictature ? Le discours de la marge demeure-t-il dans les marges du texte ?

Loin d'être le relais de la seule voix du Suprême, le roman de Roa Bastos intègre une multitude de voix dans les marges au sens propre : des notes typographiquement distinctes du discours du Suprême viennent compléter la *Circular Perpetua* et le *Cuaderno Privado* et consistent dans l'expression d'autres voix critiques vis-à-vis du régime. La marge occupe ainsi sa place traditionnelle, à côté du centre : elle est le lieu de l'altérité absolue. Mais il faut distinguer ces marges au sens propre des cas où la marge est intégrée au discours central. Plus surprenantes et problématiques sont ces dernières occurrences : si les frontières entre marge(s) et centre tendent à s'effacer, quelles peuvent être les significations de cette confusion ?

### LES MARGES CONTRE LE CENTRE : LES NOTES AU SERVICE D'UNE POLYPHONIE CONTESTATAIRE

Sous un régime dictatorial, tout est question de centre : « los mudos del Tevegó »<sup>1</sup> en sont l'illustration tragique. Qui sont-ils ? « [C]riminales, ladrones, vagos, malentretrenidos, prostitutas, [...] conspiradores que se salvaron del fusilamiento del año 21 »<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Augusto ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, éd. Milagros Ezquerro, Madrid, Cátedra, 2007, p. 108. Traduction : « muets du Tevegó », *Moi, le Suprême*, trad. Antoine Berman, Paris, Belfond, 1977, p. 22.

<sup>2</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 109. Traduction : « Les criminels, les voleurs, les vagabonds, les truands, les conspirateurs qui ont échappé aux exécutions de l'An 21, les prostituées », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 22.

autrement dit des marginaux, qu'il s'agisse de marge sociale pour les premiers ou de marge politique pour les derniers, conspirateurs ennemis de la dictature. Parce que ces marginaux représentent une déviance en ne s'adaptant pas au système, par choix idéologique ou par nécessité matérielle, celui-ci décide de les exclure, de les décentrer : la marge est reléguée loin du centre, dans des camps de *concentration* – le terme ne faisant d'ailleurs que relayer cette obsession du centre dans les régimes autoritaires. Le Suprême l'exprime lui-même lorsqu'il décrit

el castigo que mejor define la esencia justiciera del régimen penal en este país: la condena a remo perpetuo. Cobardía, robo, traición, crímenes capitales, son sometidos a ella. No se envía al culpable a la muerte. Simplemente se lo aparta de la vida. Cumple su objeto porque aísla al culpable de la sociedad contra la cual delinquiró<sup>3</sup>.

La trahison à l'égard du régime, considérée comme un crime absolu, est punie d'un châtement à perpétuité : aucune rémission n'est possible pour celui qui brise l'ordre et l'unicité de la nation. L'individu s'efface devant la multitude, les particularités devant la norme idéologique, la marge devant le centre. Le peuple ne doit faire qu'un, tous les citoyens doivent être unis dans un même élan patriotique et, dans cette perspective, la divergence ne saurait être tolérée. Point vers lequel convergent toutes les énergies, la dictature et celui qui l'incarne sont bien au cœur d'une telle organisation. En témoigne la structure narrative de *Yo el Supremo*, où le discours du Suprême occupe la place centrale du roman. Mais l'originalité du roman de Roa Bastos réside dans la création d'une pluralité discursive alors même que monologue le Suprême : certes omniprésente, la voix du dictateur se trouve concurrencée dans les marges par une multitude d'autres voix.

*Yo el Supremo* se présente en effet comme la compilation de différentes sources : à la *Circular Perpetua* et au *Cuaderno Privado* qui forment le cœur du livre, s'ajoutent de nombreuses notes extraites de divers témoignages sur la dictature de Francia. Ces notes apparaissent en marges, sous la forme soit de notes de bas de page signalées par un astérisque et placées dans l'espace blanc qui entoure le texte central, soit de notes d'une police réduite insérées à l'intérieur du texte central. Dans les deux cas, elles sont typographiquement distinctes de ce dernier : centre et marges coexistent donc sans jamais se confondre. L'imperméabilité entre les deux zones est renforcée par l'impossibilité dans laquelle elles sont d'entretenir un dialogue, dans la mesure où les notes sont ajoutées par le compilateur *a posteriori* : elles sont donc inconnues du Suprême et aucune interaction n'est possible entre centre et marges. Cette étanchéité typographique et dialogique se double évidemment d'un sens politique : si le discours central

<sup>3</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 234. Traduction : « le châtement qui définit le mieux l'essence équitable du régime pénal de ce pays : la condamnation à la rame perpétuelle. Lâchetés, vols, trahisons, crimes capitaux sont soumis à cette peine. On n'envoie pas le coupable à la mort. On l'écarte simplement de la vie. Cette punition atteint son but, parce qu'elle isole le coupable de la société qu'il a agressée », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 126.

émane du dictateur, les notes en marge sont vraisemblablement le lieu d'un discours hétérodoxe sur le régime de Francia.

En effet, les auteurs des notes en marge émettent, dans la plupart des cas, un avis critique sur la dictature du Suprême. C'est notamment le cas des témoignages des docteurs Rengger et Longchamp, mais aussi des frères Robertson, commerçants britanniques, auteurs d'un ouvrage décrivant le Paraguay comme un « *sombrío Reino del Terror* »<sup>4</sup>. Ces personnalités étrangères sont témoins du fonctionnement de la dictature du Suprême : le recours à des observateurs étrangers constitue une stratégie de contestation du pouvoir particulièrement efficace puisqu'il permet d'offrir un regard autre sur les événements. La version du dictateur est ainsi confrontée à des visions divergentes et le lecteur conclut à la relativité des discours. En témoignent de manière fort significative les récits parallèles et juxtaposés des relations entre Juan Parish Robertson et doña Juana Esquivel : si le Suprême décrit crûment les ébats entre le jeune homme et l'octogénaire, tout porte à croire au contraire, dans l'extrait des *Lettres* de Robertson placé en marge, que les deux personnages n'entretenaient jamais une relation amoureuse, encore moins sexuelle. Une telle idée semble même constituer une aberration dans l'esprit du jeune Anglais :

[quien] no sabiendo si compadecer o sonreír de la tierna pasión que un joven de veinte años había despertado en una dama de ochenta y cuatro. [...] [Es un] ejemplo de las bien conocidas aberraciones del más ardiente y caprichoso de todos los dioses, Cupido. No hay edad que limite el alcance de sus dardos. El octogenario lo mismo que el zagal son sus víctimas; y sus escarceos son generalmente más extravagantes cuando las circunstancias externas – la edad, los hábitos, la decrepitud – se han combinado para hacer increíble y absurda la idea de su acceso al corazón<sup>5</sup>.

L'interprétation radicalement différente d'un même fait aboutit à la mise en question du discours suprême. Dès lors que le récit dépasse la dimension anecdotique d'une relation amoureuse et entre dans le champ des pratiques politiques du régime autoritaire, les possibilités critiques d'une telle mise en perspective s'avèrent dangereuses pour le discours central. La polyphonie née de la coexistence du centre et des marges possède alors une visée critique : les marges deviennent un instrument de dénonciation de la dictature.

<sup>4</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 231. Traduction : « sombre royaume de la Terreur », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 124.

<sup>5</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 257. Traduction : « [qui] ne sachant s'il fallait rire ou prendre en pitié la tendre passion qu'un jeune homme de vingt ans avait éveillée chez une femme de quatre-vingt-quatre ans. [...] [Ceci] montre [...] les aberrations bien connues du plus ardent et du plus capricieux des dieux, Cupidon. Aucun âge n'est à l'abri de ses dards. L'enfant et l'octogénaire sont tous deux ses victimes ; et ses aventures sont plus extravagantes encore quand les circonstances extérieures – l'âge, les habitudes, la décrépitude – s'unissent pour rendre à la fois absurde et impensable l'idée de son accès au cœur », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 147.

C'est le cas du témoignage des docteurs Rengger et Longchamp décrivant les conditions inhumaines d'emprisonnement dont ont été témoins les deux hommes sous la dictature du Suprême :

[h]ágase [...] una idea de unas cuarenta personas, encerradas en un cuarto pequeño sin ventanas ni lumbreras ; esto en un país donde las tres cuartas partes del año el calor no baja de 40°, y bajo un techo que calienta el sol durante el día a más de 50°. [...] [Pero] [!] os detenidos en la cárcel pública [...] se creen aún muy dichosos cuando comparan su suerte a la de los desdichados que ocupan las prisiones del Estado. Éstas se hallan en los diferentes cuarteles, y consisten en pequeñas celdas sin ventanas y en subterráneos húmedos, en donde no se puede estar de pie, sino en medio de la bóveda. Allí los presos sufren una reclusión solitaria, particularmente los designados como objeto de la venganza del Dictador; los otros están encerrados de dos a cuatro por celda<sup>6</sup>.

Ce témoignage accablant figure en regard du discours dictatorial qui accuse précisément Rengger de mensonge : pendant leur séjour au Paraguay, les docteurs suisses auraient comparé le pays du Suprême à une véritable Arcadie, gouvernée avec magnanimité et générosité. Les diatribes résulteraient, selon le dictateur, d'un désir de vengeance suite à leur expulsion du pays. Un tel exemple prouve bien que sous un régime dictatorial, toute parole autre doit être bannie hors des frontières du pays et symboliquement hors des frontières du texte : l'exil a pour corollaire la marge typographique. Tout comme sur la scène historique, l'altérité ne possède pas droit de cité au cœur de la dictature mais se voit écartée dans la marge. Ainsi le lecteur se trouve-t-il en présence de deux discours contraires ; or il sait, de par son expérience de lecteur, que l'observateur étranger bénéficie d'une acuité critique vis-à-vis des mœurs qu'il découvre, fournissant bien souvent un témoignage objectif et impartial. La puissance subversive d'un tel choix est patente : sous couvert de la fiction d'une compilation de discours, Roa Bastos confère aux marges le pouvoir de révéler la mystification opérée par le discours dictatorial.

Parce qu'elle brise l'univocité chère à l'idéologie autoritaire, la polyphonie des marges permet de miner en profondeur la parole centrale ; mais qu'est-ce à dire si l'équivocité s'étend au discours central lui-même ?

<sup>6</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 232-233. Traduction : « [q]u'on se figure [...] une quarantaine de personnes, enfermées douze heures sur vingt-quatre dans une petite chambre sans fenêtres ni soupiraux, et cela dans un pays où la chaleur monte les trois quarts de l'année de vingt-deux à vingt-huit degrés, et sous un toit que le soleil chauffe pendant le jour à plus de cinquante degrés. [...] [Mais !] les détenus dans la prison publique [...] s'estiment encore bien heureux lorsqu'ils comparent leur sort à celui des infortunés qui occupent les prisons d'État. Celles-ci se trouvent dans les différentes casernes, et consistent dans de petites cellules sans fenêtres et dans des souterrains humides, où l'on ne peut tenir debout qu'au milieu de la voûte. Là, les prisonniers particulièrement désignés comme objets de la vengeance du Dictateur subissent une réclusion solitaire ; les autres y sont enfermés de deux à quatre par cellules », *Moi, Le Suprême*, *op. cit.*, p. 124-125.

## LES MARGES DANS LE CENTRE

Roa Bastos pousse plus loin la destruction du discours autoritaire en brouillant les frontières entre centre et marges dans le roman : le Suprême devient l'auteur de notes. En effet, celles-ci sont l'œuvre du dictateur lui-même à deux reprises, lesquelles couvrent d'ailleurs les deux modalités de notes distinctes typographiquement, à savoir la note de bas de page signalée par un astérisque dans le texte central, ainsi que la note d'une police réduite intégrée au texte central. Bien que rares d'un point de vue quantitatif, ces occurrences méritent néanmoins un examen particulier dans la mesure où elles constituent une première fissure dans le système binaire opposant traditionnellement le centre aux marges. Il est tout d'abord étonnant de constater que les deux occurrences remplissent une fonction tout à fait singulière : contrairement aux autres notes, la première n'apporte aucune information complémentaire qui développerait par exemple un élément du discours central. Elle engage simplement les destinataires de la *Circular Perpetua*, les hauts fonctionnaires civils et militaires, à lire attentivement les envois précédents de la Circulaire de manière à se placer dans l'axe de la pensée suprême :

\*« Lean muy atentamente las anteriores entregas de esta circular-perpetua de modo de hallar un sentido continuo a cada vuelta. No se pongan en los bordes de la rueda, que son los que reciben los barquinazos, sino en el eje de mi pensamiento que está siempre fijo girando sobre sí mismo ». (N. de El Supremo)<sup>7</sup>.

Quant à la seconde, seule la taille de la police la distingue du texte central : rien au niveau du contenu ne permet réellement de justifier le passage à la note :

¿Cómo es posible que tengamos un solo progenitor y una sola madre? ¿No puede uno acaso nacer de uno mismo?

La única maternidad sería es la del hombre. La única maternidad real y posible. Yo he podido ser concebido sin mujer por la sola fuerza de mi pensamiento [...] (Nota de El Supremo)<sup>8</sup>.

Ainsi dans les deux cas le recours à une note semble-t-il arbitraire : leur signification paraît alors à chercher moins dans leur contenu que dans le simple fait de leur présence. Ces deux occurrences interdisent toute répartition manichéenne entre centre et marges : elles signalent clairement que la marge peut provenir du centre. Grandes sont les implications d'un tel constat : le dictateur serait-il l'auteur de sa propre contestation ?

<sup>7</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 214. Traduction : « \* “Lisez très attentivement les envois précédents de la circulaire perpétuelle, de manière à pouvoir trouver un sens continu à chacun de ses détours. Ne restez pas au bord de la roue, là où l'on reçoit les cahots, mais placez-vous dans l'axe même de ma pensée, qui est fixe et tourne toujours sur lui-même.” (Note du Suprême) », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 109.

<sup>8</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 250. Traduction : « Comment est-il possible que nous ayons un seul progéniteur, une seule mère ? Ne pourrait-on pas naître de soi-même ? La seule maternité sérieuse est celle de l'homme. La seule maternité réelle et possible. J'ai pu être conçu sans femme, par la seule force de ma pensée [...]. (Note du Suprême) », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 139.

L'existence d'un autre type de marges accrédite cette hypothèse. À six reprises apparaissent en effet des portions de texte intégrées au discours central, d'une police identique, mais introduites par la mention « Al margen ». Les deux premières apparitions de ces marges précisent que l'écriture est inconnue ; si l'on suppose que cette écriture inconnue est indéfectiblement liée à ces interventions « al margen », celles-ci s'élèvent alors au nombre de neuf<sup>9</sup>. Ces sections, parfois mises entre parenthèses ou entre crochets, s'opposent radicalement aux notes examinées auparavant, tout d'abord parce qu'elles sont l'œuvre d'un correcteur anonyme, une « letra desconocida » : le producteur de ces discours n'est pas identifié. De plus, à la différence des notes typographiquement distinctes, s'établit ici un dialogue entre le centre et la marge, plus précisément un affrontement verbal entre le dictateur et le correcteur. Celui-ci s'adresse directement au Suprême et le met face à ses actes. Alors que le dictateur raconte comment il cherchait à « [s]acar el país de su laberinto »<sup>10</sup>, l'étrange « letra desconocida » l'interrompt brusquement en l'apostrophant ainsi :

Excavaste otro. El de las prisiones subterráneas para esos pobres gatos del patriciado. Pero construiste sobre ese laberinto otro más profundo y complicado aún: el laberinto de tu soledad. Jugador a los dados de la palabra: Tu sola-edad. Tu antigüedad. Llenaste, viejo misántropo, ese laberinto de tu horror al vacío con el vacío de lo absoluto. Spongia solis... ¿Es éste el papirotazo que has dado al dado para poner la Revolución en movimiento? ¿Creíste que la revolución es obra de uno-solo-en-lo-solo? Uno siempre se equivoca; la verdad comienza de dos en más...<sup>11</sup>

L'emploi de la deuxième personne du singulier dénote une familiarité du correcteur à l'égard de Francia pour le moins surprenante, le Suprême cultivant davantage la distance que la proximité avec autrui dans le roman. Qui peut donc se cacher derrière cette instance interpellant sans ménagement la figure du pouvoir suprême, la plus haute autorité politique, pour la contredire avec animosité et révéler ses mensonges et ses insuffisances ?

<sup>9</sup> Voir p. 135, p. 206, p. 209, p. 211, p. 315, p. 324, p. 354-355, p. 373, p. 506 de l'édition Cátedra de référence.

<sup>10</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 208. Traduction : « [s]ortir le pays de son labyrinthe », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>11</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 209. Traduction : « Tu en as creusé un autre. Celui des prisons souterraines destinées à ces pauvres diables du patriciat. Mais tu as construit sur ce labyrinthe un autre encore, plus profond et plus compliqué : le labyrinthe de ta solitude. Joueur de dés de la parole : ta seule-étude, ta solitude. Ton grand âge. Vieux misanthrope, tu as rempli ce labyrinthe de ton horreur du vide avec le vide de l'absolu. Spongia solis... Est-ce là la chiquenaude que tu as donnée au dé pour mettre la Révolution en mouvement ? Croyais-tu que la Révolution était l'œuvre d'un seul-dans-le-seul ? Un seul toujours se trompe ; la vérité commence à partir de deux... », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 105.

## LE CENTRE ET LA MARGE : UNE RÉFLEXION SUR L'IDENTITÉ

La question de l'identité de cet « impertinente corrector »<sup>12</sup> s'avère fondamentale. Pour résoudre cette énigme, il faut inscrire la « letra desconocida » dans la problématique générale du roman, qui est celle de la duplicité. En effet, Le Suprême qualifie le correcteur d'imposteur<sup>13</sup> : le correcteur serait donc un trompeur, un personnage portant un postiche, un masque. Il ne serait pas celui qu'il paraît être, son identité serait double. Or le motif de la duplicité définit précisément l'identité du Suprême : par une inversion carnavalesque de l'idéologie dictatoriale, dans laquelle le dictateur est une figure monolithique, le Suprême du roman de Roa Bastos se scinde en deux : « en El Supremo por lo menos hay dos. El Yo puede desdoblarse en un tercero activo »<sup>14</sup>, tiers qui prend la forme d'un « ÉL ». S'établit de la sorte une distinction fondamentale « entre Persona-corporea/ Figura-impersonal. La una puede envejecer, finar. La otra es incesante, sin término »<sup>15</sup>. La distinction entre Dictateur Suprême et Homme Suprême interroge la cohérence de cette entité politique et amorce un processus complexe de dédouanement car si « ese Yo no es El Supremo »<sup>16</sup>, l'autoritarisme et la répression sont assumés par le « ÉL », tandis que le « YO » constitue la partie humaine du personnage. Tout se passe comme si le « YO » subissait, impuissant, la tyrannie du « ÉL », incarnation du pouvoir. Roa Bastos va plus loin encore dans l'analyse de la passivité du « YO ». L'hégémonie du « ÉL » confine à la destruction identitaire, au meurtre, comme en témoigne la scène capitale du miroir :

La cara acalaverada me observa fijamente. Remeda los movimientos de mi ahogo. Clavo las uñas en la nuez, aferro la tráquea que bombea el vacío. El espectro de cara de momia hace lo mismo. Tose. La risa descompuesta me golpea por dentro la tapa del cráneo. Seguirá observándome aunque me acomode a desmirarlo. Ignorarlo. Encogerme de hombros. Encógese de hombros. Cierro los ojos. Cierra los ojos. Me figuro que no está ahí. No; no se ha ido. Me observa. Destruirlo de un tinterazo. Agarro el tintero. Agarra el tintero. Peor si logro adelantarme. El viejo esquelético quedaría clavado, multiplicado, bailoteando en los fragmentos de la luna, del redondel de vidrio empañado de sudor. Gira hacia las rejas. Lo pierdo de vista. Por el rabillo del ojo veo que me ve. Monstruos. Animales quiméricos. Seres que no son de este mundo. Viven clandestinamente dentro de uno. A veces salen, se distancian un poco para acecharnos mejor. Para mejor alucinarnos<sup>17</sup>.

<sup>12</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 211. Traduction : « impertinent correcteur », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 107.

<sup>13</sup> Voir *Yo el Supremo, op. cit.*, p. 209.

<sup>14</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 24. Traduction : « dans le Suprême, il y a au moins deux personnes. Le Moi peut se dédoubler en un tiers actif », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 25.

<sup>15</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 212. Traduction : « entre la Personne corporelle et la Figure impersonnelle. L'une peut vieillir, décéder. L'autre est incessante, interminable », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 107-108.

<sup>16</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 196. Traduction : « ce Moi n'est pas le Suprême », *Moi, le Suprême, op. cit.*, p. 94.

<sup>17</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 198. Traduction : « Le visage de la tête de mort m'observe fixement. Contrefait les mouvements de mon asphyxie. J'enfonce mes ongles dans la pomme d'Adam, je saisis la trachée qui pompe le vide. Le spectre à face de momie fait de même. Il tousse. Son rire décomposé frappe l'intérieur de mon crâne. Il continuera à m'observer, même si je m'arrange pour ne pas le regarder. Pour l'ignorer. Je hausse les épaules. Il hausse les



Le miroir, objet éminemment symbolique, agit ici comme un révélateur de la folie du personnage scindé en deux. Le reflet incarne ce « *ÉL* », à la fois double et ennemi. Cet autre lui-même prend les traits d'une momie, d'une tête de mort, d'un monstre perçu comme un parasite dangereux qu'il faut éliminer. Possédé par une altérité qui lui est étrangère, le personnage est partagé entre crainte et fascination, aveuglé par un pouvoir mortifère qui le dépossède de son humanité.

Dans cette perspective, le mystérieux correcteur pourrait bien être le Suprême en personne. Le dialogue avec l'écriture inconnue serait dans ce sens un dialogue intérieur révélateur du Moi plus intime du Suprême :

Desdoblamiento interno del Dictador, doble inverso, reflejo marginado (su letra desconocida llena los márgenes), el corrector se identifica irrisoriamente al Supremo remedando su estilo, retomando sus expresiones<sup>18</sup>.

281

Si imposture il y a, force est de constater qu'elle est le fait du Suprême lui-même, d'autant plus que ce dernier « en [sus] tiempos era un buen ventríloquo »<sup>19</sup>. La critique du pouvoir demeure dans les marges, position inhérente à son statut, mais ne provient plus d'une instance discursive à la marge de la dictature : elle émane du centre. Il s'agit d'un choix romanesque particulièrement signifiant car si la dictature se caractérise par une volonté d'unifier la nation autour d'un chef, d'une parole, d'une vérité, le dédoublement identitaire du dictateur, associé à la polyphonie, crée un espace de diversité et d'équivoque dans le roman, incompatible avec l'obsession dictatoriale de l'ordre. Inscrire la marge dans le discours central et aller jusqu'à faire du dictateur l'instance productrice d'un discours double, c'est, pour Roa Bastos, choisir une poétique en contrepoint de l'idéologie autoritaire et, plus généralement, se livrer à une réflexion sur des rapports de force constitutifs de l'histoire paraguayenne.

Si la duplicité du Suprême tend à opacifier la distinction *a priori* irréductible entre centre et marge, c'est peut-être parce que le dictateur résume l'ambivalence d'être à la fois au centre et à la marge. Le correcteur livre une première clef expliquant cette dualité lorsqu'il rappelle que « antes [el Supremo] clamaba[...] por la sedición, ahora

---

épaules. Je ferme les yeux. Il ferme les yeux. Je me figure qu'il n'est plus là. Mais non, il n'est pas parti. Il m'observe. Le détruire d'un seul trait de plume ! Je saisis l'encrier. Il saisit l'encrier. Pire encore si je parviens à le devancer. Le vieillard squelettique resterait cloué sur place, multiplié, dansotant sur les fragments de lune du rond de verre trempé de sueur. Il se tourne vers les grilles. Je le perds de vue. Du coin de l'œil, je vois qu'il me voit. Monstres. Bêtes chimériques. Êtres qui ne sont pas de ce monde. Ils vivent clandestinement à l'intérieur de nous. Parfois, ils sortent, ils prennent un peu de distance, pour mieux nous surveiller. Pour mieux nous fasciner. », *Moi, le Suprême*, op. cit., p. 95.

<sup>18</sup> Milagos EZQUERRO, *Yo el Supremo*, *Introducción*, op. cit., p. 61.

<sup>19</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, op. cit., p. 111. Traduction : « dans le temps, [il] étai[t] un bon ventriloque », *Moi, le Suprême*, op. cit., p. 25.

clama[...] contra ella »<sup>20</sup>. C'est en effet la Révolution qui porta le dictateur au pouvoir : le Suprême retrace d'ailleurs les étapes de sa progressive ascension dans la *Circular Perpetua*, véritable leçon d'histoire à destination de ses subalternes. À travers le discours du dictateur transparait clairement la mémoire de cette volonté de renverser le système en place afin de libérer le Paraguay. Ainsi le personnage, avant de représenter le centre absolu du gouvernement, se situait-il en marge de ce dernier, dans l'espace de la sédition. Même si les interventions de la « letra desconocida », se multipliant à la fin du roman jusqu'à dominer entièrement la voix du Suprême, signalent que ce désir de révolution fut trahi par la poursuite infinie du pouvoir absolu, l'identité du dictateur s'avère irrémédiablement marquée d'un passé en marge de l'autorité, paradoxe qui ne fait que renforcer l'équivocité du personnage.

Concentrant de multiples contradictions, le Suprême semble dans cette perspective emblématiser l'identité d'un Paraguay partagé entre ses origines et la culture hispanique, dualité fondamentale s'exprimant dans le roman *via* la tension entre le guarani, langue de l'oral dominée, et le castillan, langue de l'écrit dominante. Milagros Ezquerro écrit en effet que

[s]i el castellano y el guaraní conviven en el Paraguay, no se trata de una convivencia pacífica e igualitaria, sino de un estado de « diglosia » con una lengua dominada, el guaraní, lengua familiar, afectiva y fundamentalmente rural, y otra lengua dominante, el castellano, lengua culta, administrativa, técnica, formal y literaria<sup>21</sup>.

Le discours du dictateur témoigne précisément de cette diglossie dans la mesure où la langue y est informée par le guarani. Ezquerro repère cette présence de la langue des origines à travers les nombreuses figures de l'image et représentations concrètes de concepts abstraits (« el meteoro-azar; la pluma-recuerdo »<sup>22</sup>), mais surtout à travers l'abondance de formes agglutinées, pratique linguistique propre au guarani et étrangère au castillan, qui forme une des caractéristiques principales du discours suprême (« cruz-legua; espejo-persona; ver-de-vista; muerto-ser-continuamente-vivo; cuerpo-tercerola; zorra-del-agua, etc »<sup>23</sup>). La langue normative est ainsi travaillée en profondeur afin que puisse y être incorporée la langue de la marge ; le discours central devient alors paradoxalement le lieu privilégié d'une remise en cause de l'autorité linguistique imposant une seule langue. Par un questionnement linguistique sur les rapports entre norme et usage, Roa Bastos interroge, *via* son personnage central, l'identité même du Paraguay. Dans cette perspective, le rêve du Suprême d'un langage véritable, non encore né, serait peut-être à comprendre comme la recherche utopique d'une réso-

<sup>20</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 212. Traduction : « Avant [le Suprême] parlai[t] en faveur de la sédition, à présent [il se] déchaîne[...] contre elle », *Moi, le Suprême*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>21</sup> M. EZQUERRO, *Yo el Supremo, Introducción*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>22</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, cité par M. EZQUERRO, *Yo el Supremo, Introducción*, *op. cit.*, p. 74.

<sup>23</sup> A. ROA BASTOS, *Yo el Supremo*, p. 74.

lution dialectique des antagonismes, dans laquelle l'un et le multiple, le pouvoir et le peuple, le centre et la marge pourraient enfin se confondre.

## CONCLUSION

Contrairement à ce que présageait *a priori* l'association entre marge(s) et dictature, les rapports entre centre et marge(s) échappent à tout manichéisme dans *Yo el Supremo*. Le discours central se voit certes concurrencé dans les marges du roman par une polyphonie contestataire, interaction traditionnelle entre l'autorité et sa remise en question. Mais ce cloisonnement est rapidement miné par la présence de marges intérieures, insérées dans le discours du Suprême. Le centre renferme alors la marge, paradoxe révélateur de la réflexion sur l'autorité à l'œuvre dans le roman : autorité politique évidemment, mais aussi autorité discursive et linguistique. À travers la dualité du Suprême, incarnation du pouvoir et de sa contestation radicale, semble exprimée l'irréductible complexité d'un Paraguay à l'identité protéiforme.

Le lecteur n'échappe pas aux contradictions : loin de pouvoir porter un regard univoque sur le dictateur, il est durablement plongé dans l'intériorité du personnage grâce au parti-pris de la fiction autobiographique. Sa capacité à conserver une distance critique se maintient dès lors difficilement, en particulier lorsque la subjectivité du personnage prend le dessus à travers la douloureuse exposition de sa solitude, de ses doutes et interrogations existentiels. S'immisce donc, par le biais de la sphère privée, un domaine qui relève de l'humain, avec toutes les possibilités de compassion et d'identification que cela implique. D'où un sentiment confus chez le lecteur qui, parce qu'il s'identifie ponctuellement au dictateur, est partagé entre l'empathie et le rejet. La fiction autobiographique implique nécessairement une proximité entre celui qui se livre et son lecteur : c'est précisément l'impuissance que ressent ce dernier à rester à la marge du personnage qui fonde toute l'originalité et la richesse du roman de Roa Bastos.

## BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1970.
- BENEDETTI, Mario, « El recurso del supremo patriarca », dans *El recurso del supremo patriarca*, México, Editorial Nueva Imagen, 1979, p. 11-31.
- BROCHARD, Cécile, « Dictature et chaos dans le roman du dictateur hispano-américain » dans *Trans-*, Revue de Littérature générale et comparée de l'Université Paris III, n° 6, <http://trans.univ-paris3.fr>, 2008 (consulté le 07 juillet 2008).
- ENRIQUEZ, Eugène, *De la borde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social* (1983), Paris, Gallimard, 2003.
- EZQUERRO, Milagros, *Yo el Supremo, Introducción*, Madrid, Cátedra, 2003.
- LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, « De l'autorité dans *Yo el Supremo* d'Augusto Roa Bastos : dictateur, auteur, locuteur » dans *Le Discours autoritaire en Amérique latine de 1970 à nos jours*, (dir. Néstor Ponce), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 83-96
- PONCE, Néstor (dir.), *Le Discours autoritaire en Amérique latine de 1970 à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.
- ROA BASTOS, Augusto, *Yo el Supremo* [1974], éd. Milagros Ezquerro, Madrid, Cátedra, 2007.
- , *Moi, le Suprême*, trad. Antoine Berman, Paris, Belfond, 1977.